



Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »

Le Temps de l'histoire

21 | 2019

L'étrange étrangeté des dossiers de l'enfance
irrégulière

Enfants du Goulag

Manon Pignot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhei/4926>

DOI : 10.4000/rhei.4926

ISSN : 1777-540X

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 12 novembre 2019

Pagination : 231-235

ISBN : 978-2-7535-7844-9

ISSN : 1287-2431

Référence électronique

Manon Pignot, « *Enfants du Goulag* », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], 21 | 2019, mis en ligne le 12 novembre 2019, consulté le 24 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhei/4926> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhei.4926>

Ce document a été généré automatiquement le 24 novembre 2020.

© PUR

Enfants du Goulag

Manon Pignot

RÉFÉRENCE

Marta Craveri, Anne-Marie Losonczy, *Enfants du Goulag*, Paris, Belin, collection « Une nouvelle histoire du temps présent », 2017, 280 p., 978-2-410-00353-6

- 1 L'ouvrage de Marta Craveri et d'Anne-Marie Losonczy est un livre important, et même essentiel, à plus d'un titre : du point de vue de l'historiographie de l'enfance et de l'adolescence, d'abord, en ce qu'il révèle, pour les non-spécialistes, une forme méconnue et pourtant massive de confrontation de la jeunesse à la violence de guerre et à la violence politique ; du point de vue de l'histoire du système concentrationnaire soviétique, ensuite, dont le livre vient affiner encore notre connaissance, à travers l'exemple des enfants qui y furent déportés ; sur le plan méthodologique, enfin, car l'ouvrage est un modèle d'exploitation des sources orales, dans le regard croisé que portent sur elles une historienne et une anthropologue. L'acuité historique et émotionnelle de l'analyse tient sans doute aussi à l'expérience personnelle de l'une des autrices, Anne-Marie Losonczy, rappelée en post-scriptum : fille du journaliste hongrois Géza Losonczy, ministre du gouvernement Nagy en 1956, elle a sept ans quand, après l'écrasement de l'insurrection hongroise par l'Armée rouge, elle est déportée et détenue avec sa famille en Roumanie pendant deux ans, tandis que son père meurt emprisonné. Tout le livre est ainsi porté par une écriture fine et vive, qui laisse une large place aux citations des témoignages, faisant entendre ces *voix venues du passé*, chères à Philippe Joutard, et pas seulement des faits. Outre les extraits des entretiens, les annexes proposent aussi de courtes biographies des témoins, des repères chronologiques et une carte, autant d'outils bienvenus pour le lecteur et le chercheur, qui aident à une meilleure compréhension du contexte. Enfin, un cahier central propose une vingtaine de photographies absolument stupéfiantes, qui contribuent à donner aussi un corps et une matérialité à ces expériences uniques.

- 2 *Enfants du Goulag* offre une plongée dans l'expérience enfantine et collective de la déportation des populations d'Europe centrale et orientale : entre 1939 et le début des années 1950, « près d'un million d'Européens sont déportés en URSS dans les camps de travail ou dans des villages isolés du Grand Nord soviétique, de la Sibérie et des steppes kazakhes » (p. 12). Parmi eux, des milliers d'enfants et d'adolescents : les premiers partent avec leurs parents « déplacés spéciaux », les seconds sont emmenés seuls et détenus comme prisonniers politiques. Certains subissent même plusieurs vagues de déportations, c'est-à-dire plusieurs arrachements successifs, en 1940 puis en 1949. L'enjeu central du livre est de restituer ces expériences tout en interrogeant leur spécificité juvénile : le rapport au temps, le rapport au monde, le rapport à la mémoire de la déportation ne sont-ils pas différents selon l'âge auquel on y est confronté ? S'appuyant sur les témoignages recueillis dans le cadre du vaste programme « Archives sonores du Goulag » coordonné par Marta Craveri, ce livre restitue de manière magistrale l'odyssée terrible de ces enfants et de ces adolescents « écrasés par la roue du XX^e siècle », pour reprendre les mots de Juliana Zarchi, dont le récit à la première personne est présenté en annexe dans son intégralité.
- 3 L'ouvrage s'organise en cinq parties thématiques qui correspondent aussi à cinq temps successifs dans l'expérience de ces enfants. La première s'intitule « Arrachements » et revient sur l'arrestation, moment fondateur, puis le départ en déportation et le voyage jusqu'au goulag. Ce premier temps constitue ce que les autrices nomment « un arrachement radical », caractérisé par l'effroi et les premières confrontations à la mort dans les wagons bondés. À l'instar d'autres études sur les expériences enfantines de la guerre, Marta Craveri et Anne-Marie Losonczy soulignent le caractère sensoriel de l'expérience et donc du souvenir, dans les récits de leurs témoins, de même que la discontinuité temporelle et mémorielle induite par le choc du départ puis, ensuite, par le « choc des lieux » (p. 55). La deuxième partie - « Souffrances » - s'attache logiquement à la vie quotidienne au Goulag : la sélection à l'arrivée, la mise au travail, l'expérience continue de la peur et du dénuement, la faim, le froid, la solitude pour les adolescents déportés seuls, les effets sur les hommes et les bêtes de ce qui se révélera plus tard être les essais nucléaires soviétiques mais aussi, et peut-être plus encore, la terreur de la mort des parents - plus effrayante encore que l'idée de la sienne propre (p. 80). Les témoignages mettent en lumière les effets traumatiques et somatiques du choc lié au deuil des pères et mères. Mais ce chapitre montre aussi la mise en place, notamment chez les adolescents, de stratégies de survie, ce que confirme le chapitre suivant, intitulé « Grandir ». Ici sont évoquées la maturité précoce des enfants déportés et l'obligation, pour les adolescents isolés ou pour les orphelins, de se reconstituer des sortes de « fratries de déportation » - phénomène que l'on observe d'ailleurs dans d'autres situations de guerre ou d'après-guerre, en 1946-1947 sur les plages italiennes avant les embarquements pour la Palestine par exemple, ou au Rwanda après le génocide où de jeunes adultes rescapés « adoptent » des enfants plus jeunes. La différence est ici que ces « fratries » se constituent au sein du Goulag, comme moyen de survie, et non après la libération des déportés. La confrontation précoce à la violence et à la brutalité arbitraire entraîne d'une manière générale chez les enfants des capacités de débrouillardise et de camaraderie supérieures à celles de leurs parents. Des capacités d'adaptation aussi, notamment pour ceux qui sont autorisés à suivre une scolarité dans les écoles soviétiques locales, où ils reçoivent l'endoctrinement stalinien justifiant la déportation de leurs propres parents. En outre, la vie quotidienne au Goulag, en particulier dans les villages, n'est pas *seulement* synonyme d'enfer : à

hauteur d'enfant, l'expérience mêle en effet « l'horreur, le banal et le merveilleux » (p. 108), notamment à travers la découverte de la faune et de la flore, prolifiques au printemps et en été.

- 4 Les quatrième et cinquième chapitres sont consacrés à « l'après » : l'après immédiat, d'abord, quand la mort de Staline, en mars 1953, provoque « l'éclatement » du système concentrationnaire - c'est d'ailleurs le titre du chapitre 4. Cette mort soudaine plonge les enfants dans la perplexité : ils sont moins immédiatement soulagés que leurs parents, lesquels peuvent se rappeler « le temps d'avant » et donc se projeter plus aisément dans la perspective d'un retour. Les plus jeunes, qui n'ont jamais rien connu d'autre que le Goulag, se demandent même « comment une autre vie pourrait exister » (p. 128), soulignant encore l'importante variation des temporalités de l'expérience selon l'âge des individus. Les retours ne sont pas vécus d'une manière uniforme par les enfants et les adolescents ; les deux autrices distinguent donc les retours impossibles, difficiles ou au contraire heureux, en accordant une place spécifique aux déportés juifs : la déportation soviétique a paradoxalement protégé ces enfants polonais ou baltes d'une déportation par les nazis. Autrement dit, l'expérience terrible du Goulag les a sauvés de l'extermination ; elle se trouve donc en partie minimisée, dans le récit des témoins, en comparaison de ceux que les Juifs d'Europe ont pu subir dans le système concentrationnaire nazi. Si la mort de Staline constitue le premier éclatement, l'effondrement de l'URSS en 1989 provoque « l'implosion du régime de silence » auquel les enfants et adolescents déportés avaient été astreints depuis leur retour (p. 169). C'est l'objet de l'ultime chapitre, intitulé « Se souvenir ». Mais, là encore, les modalités de prise de parole des témoins sont variables ; elles sont autant liées aux différentes situations nationales qui permettent plus ou moins des prises de position publiques, qu'à l'expérience intime de chacun, et aux difficultés individuelles à raviver, ou non, une histoire traumatique. Les deux autrices distinguent ainsi les « militants », qui vont activement participer à la libération de la parole des survivants et à la révélation des faits (notamment à propos des essais nucléaires) ; les « gardiens de la mémoire » qui, se trouvant pris dans « l'effervescence mémorielle » (p. 180) d'après 1989, s'investissent dans les associations d'anciens déportés et cherchent notamment à rendre une sépulture à leurs parents disparus ; mais aussi les « silencieux », ceux qui n'ont jamais parlé et qui ont tellement enfoui leurs souvenirs que c'est seulement à l'occasion des entretiens avec les chercheurs qu'ils ressortent. Ce sont des enfants juifs qui, au retour de déportation, ont découvert que toute leur famille restante avait disparu ; ce sont aussi des jeunes Allemands qui, après la guerre, ont été pris dans une sorte de concurrence des mémoires qui rendait impossible le récit des victimes allemandes de la répression stalinienne. Ces dernières pages sont parmi les plus poignantes du livre et il est juste de leur rendre, ici aussi, la parole, tant les extraits soulignent l'apport majeur du travail historique réalisé dans cet ouvrage : « Vous savez, je n'ai jamais cru qu'on pouvait s'intéresser à ma vie ; moi-même je n'y ai plus vraiment pensé », dit ainsi Iser Šliomovičius. Né en 1937 dans une famille juive lituanienne, il fut déporté en 1941 avec sa mère et son frère jumeau dans l'Altai tandis que son père était condamné aux travaux forcés. « Libérée » après la mort de Staline, la famille n'est cependant pas autorisée à rentrer en Lituanie et Iser doit renoncer à son rêve d'étudier la littérature. Devenu mécanicien, il ne rentre à Kaunas qu'en 1963, plus de vingt ans après sa déportation, à l'âge de 26 ans.